

Nanni Balestrini, agitateur de l'avant-garde italienne

Dans les années 1960, l'écrivain a été de tous les combats, autant littéraires que politiques. Fondateur, avec Umberto Eco, du mouvement *Gruppo 63*, et actif dans les franges extrémistes de la gauche, il a marqué la génération de la dissension.

De Nanni Balestrini, je savais seulement que son nom était porteur de révolte. Avant de le rencontrer, en avril dernier à Genève, par l'intermédiaire de Fredo L'espagnol qui interprétait le monologue du roman *Nous voulons tout*, adapté au théâtre par Jérôme Richer, je cherche à mieux connaître son histoire. Je découvre, au-delà de l'écrivain engagé politiquement, un homme fortement impliqué dans la littérature qui, parallèlement à ses activités dans l'édition, le cinéma et la télévision, fonde avec Umberto Eco et Edoardo Sanguineti le mouvement littéraire *Gruppo 63*, fait partie du groupe des poètes *I Novissimi* de la néo-avant-garde italienne, puis est rédacteur du mensuel culturel *Alfabeta*, entre 1977 et 1988, et de *Quindici*, de 1967 à 1969. Mais surtout, la trajectoire de Nanni Balestrini a rejoint celle de la contestation (et de la condition) ouvrière, dont il a été l'un des plus féconds narrateurs.

Dans *Nous voulons tout* (Éditions Entremonde, 2009), son premier roman, il montre comment, suite aux événements de *l'autunno caldo* (l'automne chaud), vague de protestations issue des mouvements étudiants de 1968, le mouvement était en passe de dessiner un nouvel avenir pour les travailleurs des fabriques. Lors d'une grève générale à la Fiat de Turin, l'écrivain rencontre Alfonso, un ouvrier de l'usine. Le roman décrit l'expérience de cet homme comme de celle d'un personnage collectif qui incarne l'exode des journaliers du Sud vers le Nord du pays et vers l'Europe, puis la révolte face aux conditions de travail dans les industries. L'actualité politique et sociale détaillée des événements de l'«automne chaud» occupe une place centrale dans les pages du roman, qui balance entre récit épique, bien que dans un style parlé, et bulletin de guerre.

«IL ÉTAIT LOGIQUE D'ÊTRE DE GAUCHE»

Lorsque je lui demande s'il se considère comme un auteur engagé, il me répond qu'il n'écrit pas des romans d'amour ou d'aventure, et qu'il n'est pas non plus un auteur politique; il est poète avant tout. Un poète qui observe le monde et qui intervient par l'écriture. «Lorsque j'étais étudiant, j'avais la certitude que suivre le communisme était la meilleure chose à faire. En tant que poète, et ayant fondé un groupe littéraire d'avant-garde, il était logique d'être de gauche».

Au début des années soixante, le «miracle industriel» se produit et le mouvement de Balestrini réagit, non pas politiquement mais par un engagement littéraire. Plus tard, dans les années qui ont suivi la vague de 1968 en Italie, il participera à la fondation de *Potere Operaio* d'abord et de *Autonomia Operaia* ensuite, deux mouvements d'extrême gauche qui ont embrassé la lutte armée pour répondre à la «provocation de l'État». À la question de la pertinence de l'utilisation de la violence, Nanni Balestrini répond: «Face à un État armé, on a d'abord dû se défendre, puis on a attaqué. Moi je n'étais pas un dirigeant politique, j'étais un écrivain.»

Pour lui, s'attaquer à l'État était une cause perdue d'avance; le mouvement n'avait aucune chance face à une armée et à une police dotée de services secrets. Le combat était inégal. Si Nanni Balestrini dénonçait l'illusion de croire que l'intellectuel pût faire de la politique uni-



PORTRAIT DE NANNI BALESTRINI AU DÉBUT DES ANNÉES 1960

© KEYSTONE / MAXPPP / LEEMAGE / MARIO DONDARO / ARCHIVES

quement par ses écrits, et revendiquait la nécessité d'un engagement direct, il s'agissait pour lui «non pas de vouloir transmettre des messages, mais de les utiliser, de les détruire, de les falsifier, des les accumuler»². C'est là toute la question de l'engagement politique, et de sa relation avec l'écriture, la littérature et l'art que les œuvres de Nanni Balestrini mettent en avant. Le projet révolutionnaire dans lequel il s'était engagé cherchait à transformer le langage en action. La production contestataire de Balestrini – *Vogliamo tutto*, *La violenza illustrata* (1976), *Vivere a Milano* (1976) ou *Blackout* (1980) – est ainsi empreinte de cette subversion qui agit tout autant à l'intérieur du champ littéraire que du champ politique. *La violenza illustrata* élabore en ce sens une manière méthodique de démantèlement du langage, de tous les langages tels que pratiqués dans la société, et de toute orientation politique.

Pour Balestrini, décrire les combats des «années de plomb» (guérilla urbaine, incidents et accidents sur le lieu de travail, braquage d'une banque, luttes pour l'habitation, manifestations ouvrières, lutte armée), ce n'est pas raconter la violence, c'est une illustration de ses contenus. La composition de *La violenza illustrata* – par l'utilisation de matériaux hétérogènes, de témoignages, d'interrogatoires de police et de coupures de presse, assemblés selon un nouvel ordre, devient alors de ce fait un acte subversif.

À travers la mise en scène d'une multiplicité de consciences, d'idéologies et de langages différents, Nanni Balestrini se penche sur la valeur directement politique que fonde l'information dans les journaux où, pour reprendre les termes d'Umberto Eco, on relève «un inquiétant contraste entre la violence narrative des faits et la froideur de leur disposi-

tion distante sur les colonnes de plomb». Cette violence est absorbée à son tour, de manière presque inconsciente, par le lecteur d'un journal d'actualité. Si l'imprécision du discours journalistique rend facilement manipulable l'opinion publique, la multiplication de fragments hétérogènes qui relatent le même événement sert à démontrer l'ambiguïté de tout discours prétendument objectif³. C'est une certaine presse, par ailleurs, qui l'accuse d'être un membre actif de la guérilla et le contraint à s'exiler en France puis en Allemagne, où il a continué à écrire, pendant qu'en Italie «tout ça a fini brutalement: il y a ceux qui sont partis et les autres ont sombré dans la dépression, le suicide et la drogue. Après, il y a eu une génération de consommation».

LE «MALENTENDU» DE L'ART ENGAGÉ

Sur la question de l'art engagé, Nanni Balestrini est catégorique: «Je suis contre le fait qu'on demande à l'art d'être engagé, ça peut mener à des malentendus terribles. Très souvent, lorsque la politique récupère des écrits d'auteurs c'est minable. J'ai fait ce qui m'a semblé intéressant à ce moment, cette histoire m'a interpellé, je lui ai mis des mots.»

C'est le même cas pour *I Furiosi* (1994), dédié à la culture du foot: «À partir des années septante, il n'y avait, selon moi, plus rien d'intéressant à écrire. Un jour, je me trouvais dans un bar de supporters du club de football de Milan, ils attendaient le match toute la semaine, c'était leur vie, j'étais frappé par ça, j'ai pensé à ces moments-là, où on fait des choses ensemble, aux passions pour des choses futiles. Le match est un prétexte pour se retrouver. J'ai trouvé ce moment très beau et j'ai raconté leur histoire». Les publications de ces dernières an-

nées gardent leur engagement et continuent à puiser dans l'actualité, comme *Sandokan. Storia di camorra* (2004), qui reprend le nom du légendaire pirate des romans d'aventure de Emilio Salgari, très populaire en Italie, qui fut adapté en une série de télévision. Nanni Balestrini y raconte l'histoire d'un paysan qui choisit la voie du crime organisé pour fuir la misère quotidienne de ses parents.

Rapidement, il fonde un groupe qui massacre leurs rivaux de la camorra et soumet tous les clans de la zone. Devenus les patrons de tous les trafics illégaux, les membres de ce groupe devenu dominant créent un immense empire économique international, plus puissant et riche que la mafia sicilienne. Ici encore, le témoignage de ces gestes criminels passe par le récit-documentaire romancé d'un jeune homme du Sud, entre illusions et désillusions. Cette «saga du mal» n'est pas étrangère au climat de désagrégation générale qui opère actuellement en Italie et des mirages de richesse facile qui continuent à miner le pays, comme en témoigne la préface, signée par Roberto Saviano, de la traduction française de *Sandokan* à paraître prochainement aux éditions Entremonde.

MICHÈLE HAENNI

1. www.Alfabeta2.it

2. *Il movimento della poesia negli anni settanta*, T. Kemeny et C. Viviani, Dedalo Edizioni, Bari 1979.

3. Littérature et «temps des révoltes» en Italie, 1967-1980, «Avec les yeux du langage»: violence du texte et subversion politique dans *La violenza illustrata*, de Ada Tosatti. <http://colloque-temps-revoltes.ens-lyon.fr/spip.php?article78>
Pour en savoir plus: <http://www.nannibalestrini.it/> et <http://www.monde-diplomatique.fr/2012/04/RIO/47590>